BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Michel LEJEUNE, *Méfitis d'après les dédicaces lucaniennes de Rossano di Vaglio* : Louvain-la-Neuve, Peeters, 1990, 65 pages, 36 planches.

Les fouilles fructueuses de D. ADAMESTEANU à Rossano di Vaglio, voisine de Potenza, ont livré un important matériel épigraphique osque, en écriture grecque, et latin, qui concerne essentiellement la déesse Méfitis jusqu'ici mal connue. M. LEJEUNE, depuis 1967, a publié et élucidé en une douzaine d'articles les trouvailles successives. Le moment est venu de faire le point, avec un *corpus* de 57 inscriptions (58 avec RV-04 *bis*); assurément tout n'est pas impressionnant : une est illisible, ailleurs une lettre ou deux, une simple syllabe; le maximum est de vingt mots. Cela a suffi à M. LEJEUNE, grâce à une divination à la Sherlock Holmes, pour tirer de ce mince recueil des conclusions qui renouvellent entièrement l'histoire du phonétisme osque et la personne même de Méfitis.

Cette synthèse donne successivement la bibliographie, le répertoire des inscriptions, leur texte (contrôlable sur photo et dessins), un *index* des mots, l'analyse de la langue, la description du culte. Les inscriptions osques s'échelonnent du IV^e^ au II^e^ siècle; la phase latine occupe une partie du I^er^ siècle; la phase intermédiaire, langue osque, graphie latine, manque, à l'exception d'un graffite sur tuile d'origine extérieure. Le sanctuaire a été abandonné au début du principat d'Auguste et transporté à Potenza, où le culte se maintiendra; c'est sans doute le fait d'une mesure administrative de concentration.

L'écriture grecque a été adaptée aux besoins de la phonétique osque : pour */f/*, c'est θ, puis *S* (cf. étr. *8*?), qui ont été utilisés. En matière d'articulation, on assiste à un processus de palatalisation, entraînant soit une gémination : καπορονναι, soit une affrication : διωϝιας d'abord, ζωϝηι ensuite; à l'intervocalique, on observe des sonorisations de spirantes : μεϝιττηι > μεβιτηι, σταβαλανο « *stabulanda* » (*staf-*), ϝενζηι « *Veneri* » (ζ valant d'abord *dz* puis *z*). Ces textes constituent donc « le chaînon manquant » (p. 32) entre l'osque ancien et l'osque très évolué de Bantia. Notre vocabulaire s'est enrichi de termes importants : αιζνιω « de bronze », δεκμας « dîme », δ(ι)ομανας « maîtresse », homoi « terre », ρεγο « rois », υδοι « eau », entre autres.

Méfitis, honorée à Rome sur l'Esquilin, était surtout célèbre par le culte qui lui était rendu à *Ampsanctus* (Ansanto) et dont Virgile se fait l'écho (*Aen.*, 7, 565), sans la citer (on y a découvert une dédicace osque en 1981); en 7, 84, à propos de *Tibur*, Virgile emploie le non commun *mefitim* (écrit abusivement *mephitim*) au sens de vapeur pestilentielle. Rossano appartient donc au groupe des douze lieux de culte connus (p. 45-56). Or, rien de « méfitique » ici, ni de près, ni de loin : une source d'eau pure, aucunement sulfureuse. Du coup, l'interprétation change et le couple Jupiter-Méfitis doit représenter un couple divin, masculin/féminin, ouranien/chthonien. Méfitis ressortit alors à la fécondité, mais a-t-on le droit de parler de « tierce fonction » (p. 55, 61), alors qu'une triade fonctionnelle fait défaut (Mars n'est qu'un dieu subalterne, p. 58)? Aujourd'hui comme hier l'étymologie de Méfitis reste problématique : le radical de *medius*? ou encore un com-

posé à deuxième élément *fi-* (cf. *suf-fire*) ? C'est bien douteux. Par le fait, la suffixation est immotivée : un suffixe *-ti-* de nom d'action ? d'agent ? de quel verbe ? M. LEJEUNE se fonde sur la suffixation : μεφιτανοι, **mefitaiiaís** (Pompéi) pour défendre un thème en *-t-*, contre le témoignage du latin (*-ti-*) ; c'est possible, mais que dire de *mortalis*, face à *partialis*, si *mors* repose sur **mortis* ? au reste un *μεφιτιο- serait ambigu. Parmi les épithètes de Méfitis, une est géographique : ουτιαναι (*Utiana* en latin) ; est-ce nécessairement un lieu éloigné, comme pour *Venus Erycina* (cf. 54) ? Rien de moins sûr, car il y a aussi une *Venus Pompeiana* municipale. Les deux autres seraient fonctionnelles ; καπορονναι est rapproché de *caper*, comme αραϝιναι (aussi à Ansanto) de *aruus* ; le « bouc » et le « labour » ? C'est tentant (p. 55), mais ce n'est pas absolument démontré (cf. *aruina* « graisse »), même si Méfitis, comme Vénus, reçoit l'épithète (empruntée au grec ?) de *fisica*, qui la caractérise en tant que déesse de la « croissance » (p. 61 ; cf. d'autre part Cérès).

Encore quelques heureuses découvertes et Méfitis livrera enfin tous ses secrets ; en tout cas le puzzle est désormais dans un ordre parfait et prêt à recevoir les dernières pièces manquantes.

Pierre FLOBERT.

Cesidio DE MEO, *Lingue tecniche del latino*, 2e édition : Bologne, Pàtron, 1986, 343 pages.

Cette remarquable synthèse a remporté un tel succès que trois ans après il a fallu publier une seconde édition ; le livre, de 327 pages (cf. *R. É. L.*, 61, p. 324), a été augmenté d'un supplément, p. 329-338 et corrigé çà et là.

Il est entendu que « langue » signifie ici vocabulaire ; mais il y a des « langues » spécialisées, par exemple celle de la cuisine dans le livre d'« Apicius ». Souhaitons que les éditions futures apportent des chapitres nouveaux.

Pierre FLOBERT.

Colette JEUDY et Yves-François RIOU, *Les manuscrits classiques latins des bibliothèques publiques de France* : Paris, C. N. R. S., 1989, 780 pages, 27 planches.

Depuis sa fondation l'I. R. H. T. s'est proposé un nouvel inventaire des manuscrits des classiques latins ; le travail a commencé brillamment par la bibliothèque vaticane, il se poursuit maintenant avec les bibliothèques publiques de France, dont le vieux *Catalogue général* avait besoin d'être rénové et complété. Ce magnifique volume va d'Agen à Évreux, soit 36 bibliothèques, avec des ensembles importants : Amiens, Angers, Arras, Auxerre, Avranches, Besançon, Cambrai, Carpentras, Charleville, Chartres (où les bombardements ont causé des désastres irréparables), Dijon, Douai, Évreux. Chaque manuscrit est décrit, analysé dans le plus grand détail, avec mention de l'origine et des possesseurs. Les auteurs ajoutent un nouveau titre à une œuvre de grande qualité. Tout est fait pour faciliter la tâche de l'utilisateur : *index* des auteurs, *index* chronologique (copistes, possesseurs, enluminures, dates, notes tironiennes, etc. ; j'espère qu'on pourra — à l'occasion — ajouter les gloses, bretonnes ou germaniques). L'inventaire s'arrête, comme le *Thesaurus*, à la fin du VIe siècle (Isidore est inclus, de même que les commentaires grammaticaux). L'ensemble formera quatre ou cinq volumes, Paris non compris ! Ce magnifique travail ne fait aucunement double emploi avec le bel

ouvrage de B. M. OLSEN, qui ne va pas au-delà du XII[e] siècle pour les manuscrits et du II[e] siècle pour les textes, mais qui englobe toutes les bibliothèques. L'ordre alphabétique, par auteurs, montrait une optique toute différente, littéraire et éditoriale; ici la codicologie joue le rôle essentiel, avec des informations de premier ordre.

Pierre FLOBERT.

Anne HELTTULA, *Studies on the Latin Accusative Absolute* (Commentationes Humanarum Litterarum 81) : Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, 1987, 137 pages.

Le sujet même de cette étude de syntaxe historique indique que c'est le latin tardif qui est concerné. Les constructions absolues semblent être le monopole des Finlandais : FLINCK-LINKOMIES en 1929 pour l'ablatif et BIESE pour l'accusatif, déjà, en 1928. A. HELTTULA n'est pas une débutante, puisqu'elle travaille sur les relations de l'accusatif et de l'ablatif latins depuis bientôt un quart de siècle. La démarche est très méthodique, l'information excellente et l'argumentation convaincante dans l'ensemble : on peut considérer maintenant la question comme réglée.

Il faut donc renoncer à l'idée paresseuse que l'accusatif absolu représente une variante libre de l'ablatif correspondant : il y a sans doute nombre de cas où la nasale finale débile a entraîné des confusions par suppression ou addition; c'est visible là où les formes sont juxtaposées : *CIL*, VIII, 21825 *aera priuatam emptam*. Les constructions aussi alternent : *Eger*, 5, 11 *uisa loca sancta (...) uisis etiam et sanctis uiris*; 19, 2 *factis orationibus et cetera* (on notera les neutres). La différence est alors impalpable. Il demeure que l'accusatif se répand, d'abord timidement, à compter du IV[e] siècle (alors que la faiblesse de *-m* date du Haut-Empire); on nous cite, après quelques exemples d'auteurs antérieurs : Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, Zénon, Ennodius, Victor de Vita entre autres, mais les chiffres deviennent importants chez Jordanès et Grégoire de Tours : 15 % environ d'accusatifs. On a d'ailleurs tout avantage à procéder par étapes et à ne pas sauter brutalement à l'état « roman » : les cas ont persisté plus longtemps qu'on ne le croit.

La problématique est bien cernée et on nous montre lumineusement les étapes préparatoires : participe conjoint après un verbe de perception ou d'action plus ou moins escamotable (*patrimonium (...) ui ereptum possident*), l'accusatif de « relation » (*percussus membra timore*), emploi de prépositions à valeur temporelle (*post aliquot transactos dies*, fréquent chez Ammien) ou causale (*ob barbaros caesos*), c'est le tour bien connu *ab Vrbe condita* (ici = *AUC!*). La tournure est résolument « passive » et les participes présents sont relativement rares (mais c'est vrai partout); il est prêté attention à l'ordre des mots (participe + nom ou *vice-versa*) et aux niveaux stylistiques : style administratif, formulaires techniques ou épigraphiques. Je me demande s'il n'y avait pas lieu de signaler les verbes déponents : *fabricatus arma* × *fabricatis armis* → *fabricata arma*. Au total, un livre de qualité, où l'on apprend beaucoup et qu'on peut citer en exemple.

Pierre FLOBERT.

Voces, I, Université de Caen — Universidad de Salamanca, 1990, 122 pages.

Cette nouvelle revue, qui doit paraître chaque année en un seul volume, est ouverte aux articles de lexicographie et de lexicologie ayant trait à la langue latine et aux langues romanes jusqu'au XVI[e] siècle. Le premier numéro contient neuf con-

tributions, dont celles de plusieurs latinistes : Pierre FLOBERT, « Quelques survivances de la gladiature » ; Louis CALLEBAT, « Le vocabulaire de l'hydrologie et des sciences auxiliaires dans le livre VIII du *De Architectura* de Vitruve » ; Claudie BALAVOINE, « Le jeu néologique dans les *Adages* d'Érasme » ; Carmen CODOÑER, « Terminologia especializada. La critica literaria ».

Claude MOUSSY.

Léon NADJO, *L'argent et les affaires à Rome des origines au IIe siècle avant J.-C. Étude d'un vocabulaire technique*, Bibliothèque de l'Information grammaticale 16, Peeters, Louvain-Paris, 1989, 544 pages.

L'ouvrage de Léon NADJO est tiré d'une Thèse de Doctorat d'État soutenue en 1980. L'auteur a apporté d'importants remaniements à sa Thèse qui constituait déjà un travail de très bonne qualité. Cette étude d'un vocabulaire technique, celui de l'argent et des affaires, a conduit l'auteur à chercher des informations dans des domaines très divers, allant de la grammaire comparée à la numismatique, en passant par l'histoire, le droit et l'économie. D'autre part, l'étude lexicale a souvent été complétée par des considérations stylistiques : l'auteur a été attentif à l'utilisation littéraire qui a été faite de tel ou tel vocable.

Les limites chronologiques de la recherche vont des origines au IIe siècle avant J.-C. Le travail originel qui était centré sur l'usage des poètes comiques et satiriques a été étendu avec profit aux différents genres littéraires de la période retenue : les textes étudiés sont empruntés non seulement à la comédie et à la satire, mais aussi à la tragédie, à l'histoire, aux œuvres oratoires, sans oublier les textes juridiques et les textes épigraphiques. En outre, L. NADJO s'est référé à l'occasion au vocabulaire de Tite-Live, sans le dépouiller systématiquement, pour tirer bénéfice de l'éclairage apporté par l'historien aux données de l'époque archaïque.

Dans la première partie, consacrée au vocabulaire de l'argent, l'auteur montre combien ce vocabulaire est tributaire du grec. Il étudie d'abord les termes empruntés au grec, tels que *drachma* ou *talentum*, puis les termes monétaires indigènes ou d'origine douteuse ; ces derniers sont répartis en deux chapitres, selon qu'ils désignent l'argent au sens générique (*nummus, aes, argentum*, etc.) ou qu'ils se réfèrent à une espèce monétaire précise (*uncia, ās, sēstertius*, etc.). L'auteur examine attentivement les étymologies et les problèmes phonétiques posés par la transcription des formes grecques ; en s'appuyant sur une étude précise des contextes, il s'attache à définir avec soin les différentes acceptions des vocables (relevons, par exemple, les intéressants développements consacrés à l'évolution sémantique de *nomisma*, p. 64 sq., et à celle de *monēta*, p. 175 sq.) ; il souligne avec raison que l'évolution sémantique des mots simples, comme *aes, argentum*, et celles de leurs dérivés et composés souvent ne sont pas identiques. Le problème de la synonymie de *aes, aurum, argentum* dans certains de leurs emplois est bien posé (p. 150 sq.). A noter aussi l'attention apportée à l'ordre des mots, à leur place dans le vers : voir, par exemple (p. 160 sq.) les considérations métriques et stylistiques qui peuvent expliquer parfois l'emploi de *pecūnia*.

La seconde partie traite du vocabulaire des affaires ; le champ sémantique du monde des affaires est difficile à délimiter et les titres des sections font apparaître la variété des domaines considérés. La section I, consacrée à la banque et aux banquiers, à l'usure et aux usuriers, forme un ensemble cohérent : outre les divers noms du banquier et de l'usurier, sont étudiées les activités de ces deux catégories d'hommes d'affaires ; parmi les analyses de notions importantes que contient ce chapitre, relevons les études de l'expression du crédit (*crēdere* et les formes appa-

rentées, *mūtuum* et ses dérivés, *nōmen*) et du compte (*ratiō*, en particulier dans le syntagme *rationem putare*). La section II traite, sous le titre « Le commerce et les commerçants », de termes très divers qu'il est parfois malaisé de réunir dans une même subdivision : ainsi le paragraphe 3 du chapitre II (« Les activités des commerçants ») regroupe sous un même sous-titre (« Les désignations des points de vente et l'expression de quelques notions commerciales ») des études aussi variées que celles des points de vente, des noms du gain et de la perte, puis des verbes signifiant « payer », enfin des substantifs qui désignent les arrhes. Le paragraphe 2, consacré à l'expression de l'achat et de la vente, offre plus d'unité : pour l'expression de ces notions, le système latin repose essentiellement sur les verbes *emere* et *uendere*, mais *mercārī*, proprement « faire du commerce », a pu se spécialiser dans l'acception d' « acheter » et l'auteur s'intéresse à juste titre à la concurrence entre ce vocable et le verbe *emere* (p. 362 sq.).

La section III, consacrée au vocabulaire de la richesse et de la pauvreté, explore un champ sémantique qui, à lui seul, peut constituer l'objet d'une étude particulière ; c'est le sujet de la Thèse, soutenue en 1983, de Monique CRAMPON, qui a publié en 1985 son étude sous le titre « *Salue lucrum* » *ou l'expression de la richesse et de la pauvreté chez Plaute*. Chacune de ces deux recherches, conduites selon des méthodes différentes, a son utilité ; L. NADJO a classé les vocables de ce champ en deux catégories : ceux qui ont rarement une portée stylistique et ceux qui sont employés en vue d'un effet ; d'autre part, il s'est efforcé de faire apparaître les différences d'emploi qui caractérisent les termes concurrents. M. CRAMPON, utilisant des outils d'analyse différents (analyse sémique, étude stylistique et thématique fondée sur les couples antithétiques), a donné un éclairage différent de ce champ où, selon elle, les termes utilisés dans le *corpus* plautinien mettent plus l'accent sur la qualité que sur la quantité des biens possédés.

La Bibliographie fait apparaître la richesse de la documentation : L. NADJO a puisé son information aux meilleures sources et fait souvent preuve d'un louable esprit critique. Toutefois quelques remarques sont à faire concernant certaines des éditions utilisées : on regrettera que les *Satires Ménippées* de Varron soient citées tantôt d'après l'édition de RIESE (par ex., p. 43, n. 2), tantôt d'après l'ouvrage de L. DESCHAMPS, *Étude sur la langue de Varron dans les « Satires Ménippées »* (par ex., p. 80, n. 8) : mieux eût valu utiliser une édition moderne, celle de BOLISANI ou celle de DELLA CORTE ; d'autre part, les auteurs chrétiens, d'après les indications de la Bibliographie (p. 481), sont toujours cités d'après la *Patrologie* de MIGNE, mais il eût été bon de préciser à chaque fois le tome de référence (et parfois aussi sont utilisées d'autres éditions ; voir p. 31, n. 1 et 2). Dans ce livre qui est bien écrit, agréable à lire, on notera un certain abus de la formule « plasticité sémantique » : je préfère, par exemple, la « richesse sémantique » de *rēs* (p. 173) à la « plasticité sémantique » du même mot (p. 174). Ces quelques remarques de détail n'enlèvent rien à la solidité et à l'intérêt de l'ouvrage de L. NADJO, qui constitue une contribution très importante à l'étude du vocabulaire latin.

Claude MOUSSY.

Gerd HAVERLING, *Studies on Symmachus' Language and Style* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia, XLIX) : Göteborg, 1988, 295 pages.

G. HAVERLING a voulu, comme elle l'indique dans son Introduction, remédier à l'absence d'ouvrages traitant de la langue et du style de Symmaque. Elle a été aidée dans son entreprise par la parution en 1983 de la Concordance des œuvres

de Symmaque (*Concordantiae in Q. Aurelii Symmachi Opera*) réalisée par V. LOMANTO.

L'auteur s'efforce de montrer ce que la langue et le style de Symmaque doivent à l'époque de l'écrivain et aux époques antérieures; elle cherche à différencier les niveaux de langue de chaque période considérée et, établissant une terminologie très précise, distingue, par exemple, un « Classical Latin » et une « Refined Classical Prose » ou encore un « Literary Late Latin » et un « Vulgar Late Latin ». L'usage de Symmaque est comparé à celui d'autres auteurs qui appartiennent au « Literary Late Latin », en particulier saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise et Ausone. Au contraire des écrivains chrétiens, Symmaque se caractérise par son « conservatisme linguistique », ce qui le rapproche d'Ausone. L'auteur compare aussi la langue de Symmaque à celle de l'auteur de la *Peregrinatio Aetheriae* (qu'il est convenu d'appeler maintenant *Itinerarium Egeriae*); il est dommage qu'elle n'ait pu utiliser pour ce faire l'ouvrage de V. VÄÄNÄNEN, *Le Journal-Épître d'Égérie (Itinerarium Egeriae). Étude linguistique*, paru en 1987.

L'étude se divise en deux grandes sections, qui traitent respectivement du vocabulaire et de la syntaxe. L'auteur montre que le vocabulaire de Symmaque comporte différents éléments non classiques : des termes techniques, des archaïsmes, « poéticismes » et néologismes, enfin des vulgarismes. Elle définit Symmaque comme un archaïsant, dans la lignée de Fronton, qui non seulement a recours à des archaïsmes, mais qui revendique aussi une assez grande liberté dans la formation des mots nouveaux.

L'auteur consacre un important développement à la formation des noms (p. 53-112) se proposant de montrer comment Symmaque choisit entre des formes concurrentes (par exemple, *monitio* et *monitus*) et selon quels principes il crée des formes nouvelles. Elle établit en particulier que l'emploi fait par Symmaque des formes en *-tus* / *-sus* et en *-tiō* / *-siō* diffère beaucoup des normes d'emploi dans la prose classique « raffinée ». Il est curieux qu'à propos de ces suffixes de noms d'action (et des suffixes en *-tor* et en *-trīx* dont elle traite dans les pages précédentes), aucune référence ne soit faite à l'étude d'E. BENVENISTE, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*.

L'auteur met aussi en lumière l'intérêt de Symmaque pour les formes rares, qui sont en majorité des archaïsmes. Elle s'attarde sur le cas de l'expression *fors fuat*, dont on trouve sept occurrences dans les *Lettres* de Symmaque, et, passant en revue ces différents emplois, discute certaines des interprétations de Jean-Pierre CALLU dans son édition de la C. U. F. (de même, quelques pages plus loin, pour l'expression *operae est*). En conclusion de cette première section, l'auteur souligne que le vocabulaire de Symmaque témoigne d'un goût plus « conservateur » que celui de beaucoup d'autres auteurs de la littérature latine tardive.

L'étude de l'emploi des cas constitue l'essentiel de la seconde section, qui est consacrée à la syntaxe : 80 pages sur les cas, dont 60 pour le seul génitif (aussi est-on en droit de s'étonner que des études traitant de ce dernier cas, comme celles de E. BENVENISTE, J. PERRET ou encore G. SERBAT, ne soient pas citées). L'auteur considère que les nombreux emplois du génitif chez Symmaque, alors que le latin vulgaire tardif a remplacé ce cas par le tour *de* suivi de l'ablatif dans plusieurs fonctions, est un exemple d'archaïsme et de conservatisme linguistique. La deuxième section comporte enfin une étude assez brève de la subordination, qui permet à l'auteur de conclure que les choix de Symmaque sont là encore assez traditionnels. Dans sa conclusion générale, l'auteur définit le style de Symmaque comme une forme assez extrême de conservatisme linguistique, qui lui paraît correspondre aux tendances culturelles du paganisme romain de cette époque.

Nous avons indiqué certaines lacunes de la Bibliographie. Cet ouvrage n'en

constitue pas moins une contribution importante à l'étude de la langue de Symmaque et plus généralement des principaux traits de la langue littéraire à l'époque de cet auteur. Un *index uerborum* facilite la consultation du volume.

Claude MOUSSY.

Scriptores latini de re metrica. Concordantiae-Indices, Equipo de Investigación dirigido por J. LUQUE MORENO : VII, Pedro R. DIAZ Y DIAZ, *Varro, Bassus, Iuba, ceteri antiquiores* : Departamento de Filologia latina, Universidad de Granada, 1990, LXVIII-494 pages.

J'ai rendu compte dans cette revue (66, 1988, p. 247-249, et 68, 1990, p. 188), des cinq premiers volumes de cette série; je n'ai pas eu connaissance du sixième, consacré, si je ne m'abuse, à Charisius. Je rappelle que cette entreprise, dont le maître d'œuvre est J. LUQUE MORENO, a pour but la réalisation, par voie de traitement informatique, de concordances et index des traités métriques de l'Antiquité latine. L'auteur du présent volume, Pedro DIAZ Y DIAZ a déjà été celui du vol. II ayant pour objet les *Rhetores*. C'est encore à des *rhetores* qu'est consacré celui-ci, qui concerne différents traités allant des plus anciens aux plus tardifs : Varron (116-27 avant J.-C.), Caesius Bassus (époque de Néron) et cinq fragments du Ps. Bassus (fin du Ve siècle?), Juba le métricien (fin du IIe siècle), Atilius Fortunatianus (fin du IIIe-début du IVe siècle), Censorinus, *De die natali* (IIIe siècle) et Ps. Censorinus (fin Ve siècle), un texte anonyme *De positura, de chria, de poemate, de uersu, de accentibus* et un *Donatiani fragmentum*, enfin différents fragments grammaticaux repris de H. FUNAIOLI, *Grammaticae Romanae fragmenta*, Stuttgart, 1907 (réimpr. 1969), et A. MAZZARINO, *Grammaticae Romanae fragmenta aetatis Caesareae*, Torino, 1955. Sur les modalités et les buts de la réalisation, je ne puis que renvoyer au premier des deux comptes rendus signalés ci-dessus.

On ne peut que se féliciter de voir se poursuivre avec une parfaite régularité une aussi heureuse et aussi utile entreprise.

J. HELLEGOUARC'H.

Valeria VIPARELLI, *Tra poesia e metrica. Su alcuni problemi del « Carmen de figuris »* (Studi latini, 3) : Napoli, Loffredo ed., 1990, 119 pages.

Cette étude est consacrée à un court poème anonyme de 186 hexamètres (mais il manque le v. 182), daté de la fin du IVe ou du début du Ve siècle ap. J.-C., le *Carmen de figuris uel schematibus*, édité pour la première fois par J. QUICHERAT en 1839; c'est une œuvre didactique liée à l'enseignement scolastique, composée d'une série de tercets dont le premier vers donne la définition de la figure et les deux autres des exemples destinés à l'illustrer; l'ensemble se divise en deux parties très inégales : vv. 1-150 et 151-186.

L'exposé comprend lui-même deux parties traitant successivement de problèmes relatifs à la prosodie et à la métrique verbale. Dans la première sont examinées l'apocope de *-s*, la quantité des syllabes devant les groupes *muta cum liquida*, celle de *-o* terminal, la situation, « consonnification » ou synizése, de *i* et de *u* intérieurs prévocaliques. L'auteur voit dans le traitement de ces différents faits de prosodie dans le *Carmen* la marque de la langue parlée et du passage à une versification qui n'est plus strictement quantitative, mais dans laquelle l'accent d'intensité du mot voit son influence s'accroître. L'essentiel de cette première partie (près de 30 pages sur 60) est consacré aux rencontres vocaliques et à l'élision, que

V. VIPARELLI conçoit comme une synalèphe, c'est-à-dire avec maintien plus ou moins partiel des deux phonèmes vocaliques en contact. L'auteur constate qu'à une époque où le nombre des élisions tend à se réduire de plus en plus, elles sont au contraire assez nombreuses dans le *Carmen*, et particulièrement dans la clausule à la différence de ce qui se passe par ailleurs; cela n'est pas dû, pense-t-elle, à l'*imperitia* de l'auteur, mais s'explique par le fait qu'il s'agit d'une œuvre didactique et à usage mnémotechnique, donc destinée à une lecture à haute voix et fortement soumise aux habitudes de la langue parlée.

La deuxième partie est consacrée aux problèmes de métrique verbale, c'est-à-dire à la répartition des pieds et des mots dans le vers. L'auteur analyse la distribution des dactyles et des spondées et celle des mots dactyliques et spondaïques; elle note l'abondance relative des mots de 5 ou 6 syllabes liée au caractère technique du texte. À propos de la clausule, elle observe à nouveau que si le 5e pied est toujours dactylique, sa structure présente des particularités qui s'expliquent par la disparition progressive du système quantitatif; je ne saurais cependant souscrire à son affirmation selon laquelle la coïncidence ictus/accent n'y a qu'un caractère secondaire et non recherché pour lui-même. Elle établit ensuite un tableau de répartition des différents types de césure dans le *Carmen*, et à ce propos soutient l'idée d'une césure non liée au sens. Elle termine par une analyse précise de la fréquence et de la répartition des mots en fonction de leur type prosodique. Dans une très brève conclusion, elle constate que l'auteur anonyme du *Carmen* connaissait bien la prosodie et la structure de l'hexamètre, mais qu'il n'a pas su, en utilisant des mots de types prosodiques rares, éviter de rendre son vers pesant. Mais pouvait-il vraiment en être autrement?

Une étude consciencieuse et rigoureuse donc, complétée par une très riche et très utile bibliographie. On peut discuter certaines des positions de V. VIPARELLI; je ne partage pas pleinement son opinion sur la nature et le fonctionnement de l'élision, sur la structure de la clausule, sur l'interprétation et le rôle de la césure. Cependant mon reproche essentiel, si reproche il y a à faire, touche à l'absence du *Carmen* lui-même : 5 ou 6 pages eussent suffi pour adjoindre au développement un texte qui n'est tout de même pas extrêmement accessible et assurer ainsi au lecteur une commodité, voire un confort qui n'eussent pas été superflus.

J. HELLEGOUARC'H.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

AULU-GELLE, *Les nuits attiques*, livres XI-XV. Texte établi et traduit par René MARACHE (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1989, XVII et 232 pages dont 178 doubles.

Après les tomes I et II parus le premier en 1967 (*R. É. L.*, 47, 1969, p. 536), le second en 1978 (*ibid.*, 56, 1978, p. 469), R. MARACHE nous donne aujourd'hui son édition des livres XI-XV des *Nuits attiques*. La tradition manuscrite de cette partie de l'œuvre ne diffère guère de ce qu'elle était pour les livres précédents. *G* (Parisinus, Bibl. Nat. 13038) a retrouvé dans la famille γ la place qu'il avait perdue dans le tome II, et *v* ou deuxième partie du Vaticanus 3452 y fait son apparition. On notera enfin que l'éditeur réhabilite les leçons de cette famille par rapport à celles de δ, et ce en dépit de la considération reconnue à *BQZ*. A ces indications font suite des *Corrigenda* aux deux volumes déjà parus ainsi que des *Addenda* au second.